

# Insatisfaction dans le lien social

Collection  
« Humus, subjectivité et lien social »  
dirigée par Jean-Pierre Lebrun

*« Le savoir par Freud désigné de l'inconscient,  
c'est ce qu'invente l'humus humain  
pour sa pérennité d'une génération à l'autre. »*

(Jacques Lacan, « Note italienne », 1953)

Cette collection accueille des textes qui tentent de conceptualiser les effets de la mutation contemporaine du lien social sur la subjectivité. Son champ se situe à l'interface de la psychanalyse et des sciences sociales et, à ce titre, convoque dans le même mouvement les recherches de ces dernières et les élaborations – tant théoriques que cliniques – de la première.

DÉJÀ PARUS :

Roland Chemama  
*Clivage et modernité*

Marc Nacht  
*L'inconscient et le politique*

Pierre Babin  
*SDF, l'obscénité du malheur*

*Retrouvez tous les titres parus sur : [www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)*

Jean-Paul Hiltenbrand

# Insatisfaction dans le lien social

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a grey circular background. To the right of this symbol, the word 'éditions' is written vertically in a small font, and the word 'érés' is written horizontally in a larger, bold, lowercase font.

## REMERCIEMENTS

Cet ouvrage est le fruit de notre fréquentation permanente des textes de Sigmund Freud et de Jacques Lacan et de notre rencontre avec l'enseignement de Charles Melman. Bien qu'un auteur ne soit pas en mesure d'évaluer sa dette, pour nous elle est inestimable.

Beaucoup de textes ont fait l'objet d'exposés et de débats avec un grand nombre de collègues. Nous les remercions pour la manifestation de leur constant intérêt. Certains textes ont été repris et remaniés, voire réécrits. Plusieurs d'entre eux avaient été publiés dans les revues de l'Association : *Le discours psychanalytique*, le *Journal français de psychiatrie*, le *Trimestre psychanalytique*.

Enfin, cet ouvrage n'aurait pas vu le jour sans l'appui précieux et amical de Jean-Pierre Lebrun.

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Illustration :

Pieter Bruegel le Vieux

*La parabole des aveugles* (extrait)

Musée national, Naples

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2096-3

Première édition © Éditions érès 2005

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

# Table des matières

Préambule .....	7
Études pour un nouveau lien social .....	21
Saint-Just : un souverain bien révolutionnaire .....	22
Jean-Jacques Rousseau :	
l'intolérance aux femmes symptômes .....	34
Robert Musil : fantasme pour un nouveau contrat social .....	43
En guise de post-scriptum .....	66
Athéisme et religion .....	81
Le problème de l'athéisme en psychanalyse .....	89
Entre laïcité du maître et religion du père .....	99
Le mythe religieux dans le politique .....	112
Technoscience et jouissance du corps .....	123
Note sur la honte .....	125
Le corps socialisé .....	133
La science dans la procréation artificielle :	
un moyen ou une question préliminaire ? .....	145
Interrogations sur la spécificité des demandes d'AMP .....	153
Le transsexualisme. Une parodie du désir féminin .....	161
L'étrange conflit des savoirs .....	165

## INSATISFACTION DANS LE LIEN SOCIAL

Le discours de la modernité .....	177
Qu'est-ce qu'un discours ? De l'impuissance à l'impossible	181
Au principe du lien social : le symptôme .....	194
La démocratie sans remède .....	207
Le savoir et la visée du bien .....	217
Idéologie de l'individualisme et discours de l'Autre .....	228
Idéologie du progrès, quête de bonheur et ressentiment.....	245
Conclusion .....	259

## Préambule

*« Ce lambeau de discours,  
faute d'avoir pu le proférer par la gorge,  
chacun de nous est condamné,  
pour en tracer la ligne fatale,  
à s'en faire l'alphabet vivant. »*

Lacan, *Écrits*,  
Paris, Le Seuil, 1966, p. 446.

On s'étonnera sans doute du peu de clinique individuelle traditionnelle en cet ouvrage. Domaine où en général les psychanalystes excellent. Notre parti est ailleurs : celles ou ceux que nous recevons, écoutons lorsqu'ils expriment leur souffrance, leur angoisse, leur inhibition, leur difficulté existentielle, les avatars de leur vie amoureuse, sexuelle ou sociale, nous ne pouvons pas les concevoir comme des isolats affectés par un étroit dispositif qui leur serait strictement personnel. L'homme est un être de langage et, en tant que tel, il est plongé dès sa venue au monde dans une structure discursive qui s'impose à lui d'emblée et qu'il reçoit en héritage. La question se pose : quelle est-elle ? Si nous suivons l'enseignement de Jacques Lacan, le sujet est inséré dans un texte, un discours, voire plusieurs, dont le principe qui les anime est établi avant lui. Dans ces textes, il fonctionne de manière effacée, ce qui signifie qu'il les subit sans

les connaître, il en est affecté tout en agissant en conformité ou en opposition par rapport à eux, à l'image du citoyen qui s'inscrit ou non dans les règles de la république sans détenir une connaissance approfondie et détaillée des articles du Code civil par exemple, sauf à être juriste ou magistrat ; encore moins ce citoyen connaît-il habituellement les principes moraux, philosophiques, politiques qui ont présidé à la rédaction de ces articles. Quant aux discours qui enveloppent son existence, il en va *a fortiori* de même pour le sujet ; nous voulons dire ceux que nous appelons les discours sociaux parce qu'ils participent au discours commun, tout en présentant des arêtes caractéristiques permettant de les identifier. L'intérêt pour nous est que d'une part, ils contribuent au refoulement, au processus de forclusion ou à celui du désaveu, et que d'autre part, ils sont véritablement nos institutions sociales, voire l'autorité instituée, qui régissent nos existences. Cette autorité opère sans être nécessairement incarnée par un chef, par un père.

Nous connaissons tous ces épisodes dont le dérisoire le dispute au ridicule où l'on explique à l'enfant ce qu'est un papa et pourquoi il faut lui obéir, ou plus communément qu'un homme soit requis d'être un vrai père ! Cela indique que l'« affaire » ne fonctionne plus, que c'est non pas le chef qui est défaillant mais bien le discours conférant l'autorité ou la fonction et l'articulant dans les rapports sociaux qui est en défaut. Un peu plus avant, cela indique que le principe directeur du discours a perdu sa pertinence ou bien a été remplacé par un autre. Ce principe qui régit un discours peut être matérialisé aussi bien par un signifiant isolé (par exemple le Bien) que par un ensemble englobant plusieurs signifiants à la fois.

Devant cet état de fait, nous pouvons avancer que l'inconscient ne témoigne pas de quelque profondeur du sujet, ni que ce sont ces discours qui constituent un inconscient individuel et collectif mais qu'en revanche, ce sont les relations établies avec ces discours qui supportent réellement la



relation inconsciente du sujet. Qu'est-ce qui autorise une telle affirmation ?

L'argument principal est que le symptôme qui accable le sujet se révèle être une modalité particulière, très souvent stabilisée, établie avec les signifiants qui trament un discours. Certains signifiants vont être privilégiés par le symptôme selon une causalité restée secrète pour le sujet et ces derniers appartiennent forcément au discours qu'il a trouvé sous ses pas au cours de son existence. Plus précisément, le désir du sujet a sélectionné un certain nombre de ces signifiants pour les inclure dans l'organisation du symptôme. Il est peut-être nécessaire ici de rappeler ce fait évident qu'un symptôme implique nécessairement un désir, fût-il inhibé. De même ce désir parvient-il à répéter le symptôme avec des signifiants nouveaux empruntés ailleurs, comme l'a souligné Lacan en affirmant que la répétition exige sans cesse du nouveau – ce qui distingue décisivement la répétition de la reproduction du même. Cette souplesse du désir, et donc du symptôme, à sélectionner des ensembles de signifiants divers, modifiant du même coup l'aspect facial du symptôme, exige par conséquent une discipline de lecture qui porte au-delà de l'évidence symptomatique qui se donne à voir ou à entendre.

À ce point de notre propos, nous ne pouvons poursuivre sans faire une halte consacrée à quelques remarques sur l'Œdipe. En effet, si tout à l'heure, nous avons affirmé qu'en tant qu'être de langage, l'homme est plongé dans un bain de langage et de discours, qu'il est par conséquent enveloppé par ce que nous désignons désormais comme discours de l'Autre, la question se répercute sur l'Œdipe de savoir comment nous aurions à le caractériser dans ce cadre-là. Dans notre modernité, ce mythe élevé au rang de concept peut paraître désuet, voire prêter à sourire. Pourtant, il contient deux faits irréductibles : l'interdit de l'inceste et l'apprentissage normalisé du désir par l'enfant dans l'établissement de ses premiers liens sociaux. D'un côté,

l'Œdipe désigne classiquement un ensemble de sentiments de haine et d'amour à l'endroit des proches, ensemble de sentiments subissant des variations, des reversions, pour finir avec quelque chance par évoluer vers un certain déclin. D'un autre côté, l'expérience analytique nous enseigne que tous ces drames qui se déroulent dans un champ clos sont structurés par des signifiants empruntés au discours de l'Autre selon un ordre préférentiel. Pour le dire vite : cet ordre de préférence est dicté par des signifiants qui animent déjà le désir de l'Autre et que l'enfant aura préalablement identifiés. En sorte qu'il nous est permis de considérer là encore que l'Œdipe est concevable comme un discours certes particularisé, mais fondamental puisque structuré et structurant et présentant une certaine constance de l'insertion du sujet dans le langage, non sans quelques partis pris assurément singuliers. Et l'on vérifie dans l'expérience clinique combien ce discours se donne l'occasion de se présenter comme impérieux et combien son inflation dans la vie quotidienne parvient à tenir le haut du pavé. Il est vrai également que les conditions de notre modernité, celles qui se traduisent par des changements de structures familiales, celles qui répercutent l'incidence d'autres discours, engendrent une certaine abrasion de la fonction œdipienne concomitante à ce qu'il est convenu d'appeler le déclin du Nom-du-Père. Déclin que nous évoquerons à plusieurs reprises.

La raison de notre insistance sur ce déclin du Nom-du-Père ne vise pas à souligner une perte des référents de la tradition au sens d'une atténuation (ce qu'elle est également) ; elle est justifiée par le constat clinique de ses conséquences invalidantes sur le désir. La fonction de ce Nom articule dans l'inconscient, dans l'Autre, la racine du désir, de la libido en tant qu'ils sont légitimés. L'impossibilité de mener une tâche, un projet, un diplôme à leur terme, d'affronter une difficulté en est la traduction la plus commune : le sujet s'arrête sur le chemin de l'accomplissement, le

domaine privilégié étant le sexuel. Tout aussi bien, l'inaccomplissement concerne le lien social en général, comme il peut concerner la relation analytique en particulier. C'est dire que lorsque nous parlons de déclin du Nom-du-Père, nous évoquons le dramatique déclin du désir de l'homme moderne, ce que nous appelons occasionnellement son *apathie*. L'élément qui vient se substituer tout naturellement à ce déficit, car étant un autre versant de la structure, est la jouissance narcissique hédoniste, fait démontré par notre évolution contemporaine récente.

De toutes ces remarques précédentes, il découle que la tâche de l'analyste se révèle alors être double : entendre le sujet dans sa relation subtile à l'égard de ces discours et secondement apprendre à discerner la nature du principe qui les régit. Résumée de cette manière, la démarche semble aller de soi et paraît simple. Avant d'évoquer les faits qui viennent la complexifier, développons d'abord ces deux aspects. En raison de cette relation subtile au discours de l'Autre, ce n'est pas le sujet qui est en mesure de restituer le texte avec lequel il est en débat. Il s'agit donc dans ce mouvement d'accompagner le patient pour lui permettre de repérer les points d'ancrage qu'il a privilégiés dans son rapport à ce discours et, peut-être dans le cas favorable, d'identifier le principe directeur qui anime ce discours de l'Autre et quel rapport le patient a établi avec ce principe. Pour rester dans une description simplifiée : cela consiste en la restitution, la mise au jour des termes qui animent son fantasme.

L'autre versant de la tâche de l'analyste consiste dans l'obligation faite à lui d'élaborer une culture éclairée et articulée du monde contemporain, de ses lignes de force, de ses tensions, de ses contradictions, car, pas moins que son patient, il est sollicité par les passions de la Cité jusque dans son activité même. L'immense culture de Freud et de Lacan n'a pas d'autre raison d'être sinon de détenir les instruments

capables d'aider à déterminer les facteurs et la nature de l'ancien et éventuellement du nouveau *malaise dans la civilisation*. Ainsi, le projet de notre ouvrage a pour fin d'offrir une modeste contribution à cette entreprise. Cette obligation est d'autant plus pressante que le contexte dans lequel nous évoluons opère un changement de plus en plus rapide (faudrait-il dire précipité ?) au point que ce qui nous semblait hier encore pérenne s'avère ne plus l'être aujourd'hui.

Toutefois, nous n'avons pas à suivre l'actualité à la manière de journalistes, car les modifications structurales sont plus lentes à se dessiner et s'exercent de façon latente au regard de l'agitation de surface. Par ailleurs, certaines interrogations reviennent sous d'autres termes. Un exemple : nos propos sur l'athéisme datent des années 1992-1995 ; à présent, le débat porte sur la laïcité. Même si un glissement sémantique n'est jamais neutre, l'enjeu reste le même avec son interrogation : est-il concevable qu'une civilisation construite sur vingt siècles de monothéisme puisse perdre cette référence ? Il est difficile de l'imaginer. D'ailleurs, une question n'est pas tranchée : est-ce le théisme en cause ou le facteur *mono* qui précipite certains de nos contemporains dans ce fanatisme furieux ? Quel argument les analystes peuvent-ils avancer à ce propos ? Que nous révèle la structuration subjective ? Le moins que l'on puisse remarquer est que le cheminement des deux termes dans l'organisation structurale et subjective emprunte des voies fort différentes. Il est également notable que même si elles ne sont pas des monarchies, nos démocraties ont été fondées sur le principe *mono* alors que par ailleurs elles tentaient de révoquer le théisme. Un ouvrage de traduction malheureusement tardive de Karl Löwith, intitulé *Histoire et salut* (sous-titré *Les présupposés théologiques de la philosophie de l'histoire*) mériterait plus que quelques lignes de commentaires. Il ne montre pas seulement, il démontre les soubassements théologiques dans des

champs inattendus pour qui resterait à la superficie des choses. Sans totalement adhérer à tous ses arguments, son axe de réflexion nous paraît exemplaire et instructif, en parallèle à nos interrogations dans ce domaine : persistent dans la subjectivité humaine des faits têtus dont nous voyons régulièrement resurgir des rejetons vénéreux, d'autant plus actifs qu'ils ont été vigoureusement refoulés. Et, pour suivre Karl Löwith, quelle différence peut-on faire au niveau du contemporain entre la foi en la Providence et l'espérance fondée sur le Progrès ? Certes, l'objet n'est pas semblable mais l'élément subjectif qui y préside est d'une constance monotone et insistante. Au-delà de ces constats, il conviendrait d'aller aux racines structurales qui conditionnent ces traits universels du fait religieux. Parfois, il est permis à l'analyste d'entrevoir leur source et pour cela, il faut du courage, celui d'une certaine destitution subjective, mais comme on le sait, le courage ni ne se décrète, ni ne s'enseigne. Aussi sommes-nous dans l'obligation de nous contenter d'allusions succinctes : parvenir à examiner les termes de l'aliénation à l'Autre sans pour autant révoquer l'Autre dans sa fonction n'est pas à la portée de quiconque.

Venons-en à ce qui vient complexifier notre travail d'analyste, là encore au prix d'une schématisation et d'une simplification excessives. Si le désir de l'homme détient cette propriété d'élire quelques signifiants empruntés aux discours qui l'entourent, ce désir les vivifie pour leur donner des accents, une valeur ou une signification prééminents dans une disposition telle que la jouissance du sujet soit approximativement assurée. En sorte que par rapport au discours dans lequel il est plongé, il peut rester indifférent ou s'enflammer, exactement comme celui qui vit dans un contexte religieux fort peut participer aussi bien que rester agnostique. Cependant, si nous nous tournons vers le système des discours, nous nous apercevons que certains parviennent à prendre une autonomie impérieuse et à subvertir totalement l'intentionnalité qui se voudrait

contrôlée. Ils appartiennent au fait de la civilisation et, comme tels, ils ne sont pas ressentis ou identifiés sauf lorsqu'ils contrarient la jouissance.

Si notre culture est scientifique, avec les avantages qu'elle apporte, avec les facilités auxquelles contribue la technoscience, avec l'accumulation de connaissances qu'elle permet grâce aux médias plus particulièrement, il n'est pas aperçu immédiatement du changement intervenu dans les modalités du lien social désormais dominé par l'image. Dans ce contexte, l'analyse vaille que vaille poursuit son cheminement dans le champ de la parole et du langage, non pas seulement parce que telle fut sa méthode initiale, mais parce que nous sommes informés des dangers de l'image et d'une culture fondée sur elle. Or, depuis sa naissance la psychanalyse s'est toujours voulue à la recherche sinon d'un fondement au moins d'une articulation la plus proche de celle qui serait scientifique (dans l'intention de Freud et bien plus de la part de Lacan). On imagine après ce que nous venons de dire sur la culture technoscientifique les contradictions qui viennent envahir le champ de notre pratique, contradictions que nous ne saurions refuser puisqu'elles se révèlent être celles de notre contemporain allongé sur notre divan. Le seul espoir restant est que nous soyons un peu plus éclairé dans l'appréhension du problème, en particulier sur celui des répercussions susceptibles de s'exercer sur notre lien social.

À la suite de toutes ces questions que nous avons évoquées, une interrogation plus ample se pose à l'analyste : notre pratique consiste-t-elle à limiter notre action au champ restreint de ses avatars œdipiens, lesquels, on le devine, se répercutent dans la vie amoureuse et sexuelle, ou bien devons-nous estimer que notre travail mérite quelque extension dans la vie sociale du patient, avec son accord bien entendu ? Autrement dit, devons-nous considérer qu'avec un balayage approfondi de l'Œdipe et de ses conséquences, la messe est dite ? Il est envisageable qu'une telle expé-

rience analytique puisse suffire dans la limite des discours référés à l'Autre symbolique. Mais il en existe d'autres, n'impliquant pas ou plus cet Autre et qui sont rencontrés dans notre quotidienneté moderne et où l'expérience même éclairée de l'Œdipe se trouve d'emblée révoquée, en particulier celui que nous dénommons le discours technoscientifique, dont nous observons l'extension proliférante dans notre actualité. Sa propriété étant d'avoir expulsé l'Autre et la fonction du sujet, il est acéphale, c'est-à-dire qu'il opère comme pur jeu de signifiants, sans maître, ni auteur incarnés. Cela peut apparaître étrange à qui n'est pas prévenu, pourtant sa présence est banale et commune ; il est privilégié dans notre ouvrage par exemple sous son aspect médical, cependant que notre quotidien gadgétisé, automatisé, informatisé en propose d'autres à notre jouissance ainsi facilitée.

Ces discours trouvent leur porte d'entrée dans notre subjectivité, dans nos corps par le biais de la jouissance. Ils tirent leur empire de ce qu'ils parviennent partiellement à conjurer l'insatisfaction générique de l'homme et par là même à se constituer comme des objets prothétiques à la jouissance perdue, celle que Freud avait repérée dès les premiers pas de la psychanalyse comme étant un reliquat de l'interdit de l'inceste. Voilà donc le terrible et douloureux interdit du père subtilement escamoté, contourné par le malin génie des fils ! À cette seule évocation, il est possible de saisir l'importance de la rupture culturelle qui s'introduit dans notre civilisation grâce à la technoscience, et l'on devine son incidence sur le lien social qui s'ensuit : elle est promesse de remède à l'insatisfaction en même temps qu'elle dispense de l'obligation d'une aliénation à l'Autre, tout en minorant l'importance de la relation et du recours à son semblable. Certes, certaines substances remédient aux peines de cœur et à la perte d'un être aimé mais isolent un peu plus notre contemporain dans sa solitude et sa déshérence.

Cette insatisfaction générique, on la reconnaîtra dans ce qui anime les textes qui vont suivre dans l'accompagnement d'auteurs-créateurs. Il serait assurément réducteur de renvoyer le travail d'élaboration de ces auteurs à leur seule insatisfaction suscitée par le lien social du moment. Nous nous sommes efforcé de suivre le signifiant dans son cours tel qu'ils l'ont choisi d'abord, puis tenté de l'imprimer dans l'existence. Le premier intérêt de ces études est de montrer que le choix d'un signifiant n'est pas neutre et conditionne le reste : le Bien pour Saint-Just semble le plus efficace et le plus dangereux ; il nous avertit des dérives possibles. Le Bien peut se métamorphoser en Mal absolu, ce qui est le propre du signifiant, dont la fonction n'est attachée que superficiellement au sens qu'il indique : c'est là l'un des points forts reconnus par l'expérience analytique. Si l'entreprise de Rousseau et de Musil paraît plus bénigne, il ne s'en démontre pas moins que la logique du signifiant s'exprime de façon particulièrement claire jusqu'à caractériser la modalité du lien social.

Ces expérimentations permettent d'apprécier comment l'injection d'un signifiant dans un discours (par exemple l'égalité pour Rousseau, la fraternité pour Musil) est capable de subversion d'un lien social établi. Elles sont révélatrices de ce qui se déroule dans un discours : sans modifier sa structure, c'est le mode de jouissance qui est métamorphosé. Par là, elles illustrent ce qui se passe dans le discours technoscientifique, à savoir que les changements ne sont perceptibles qu'à l'examen des effets.

Le débat sur l'athéisme et la religion déplace le questionnement sur une autre scène. Pour aller du plus superficiel au plus latent, il concerne bien entendu la construction de nos sociétés, sans doute en ce qu'elles y avaient trouvé le principe directeur de la sociabilité ; mais plus loin, il porte sur le fondement de la grande affaire de l'homme : l'amour. Autrement dit, l'athée est-il capable d'aimer et dans ce cas, de quel amour s'agit-il, puisque apparemment ce qui le



caractérisait serait son ataraxie ? Bien entendu, cette question intéresse au premier chef l'amour de transfert dans l'analyse, tout autant que les modalités de l'amour susceptibles de se manifester au sortir de l'analyse et, ici encore, en ce que cela interfère dans le lien social. Si nous observons l'évolution actuelle de la religion, nous devons reconnaître qu'entre l'amour de raison et l'amour sentiment, la pente actuelle va de préférence au second, c'est-à-dire à celui s'inscrivant préférentiellement dans la tradition augustinienne. Peut-être que ce partage et son orientation ne sont que le reflet de ceux qui différencient l'amour maternel de l'amour pour le père. La question reste à étudier puisque, pour notre part, nous avons pris le parti de débattre de ce problème dans son insertion du côté du père, du côté du Nom-du-Père, préalable fondamental du désir et du lien social.

L'athéisme ne nous intéresse que dans la stricte mesure où ce qui semble en débat dans son expérimentation sont les relations du sujet à l'Autre. Ce point précis nous concerne tous, car le discours contemporain de la technoscience l'a évacué. Or, sans cette relation cruciale, intime et surtout familière avec l'Autre, nous devenons fous, exilés de la condition humaine. Certes, nous ne sommes plus à présent en débat avec l'Autre divin sur le mode dramatisé de l'athée du XVII<sup>e</sup> siècle ; toutefois, le principe de la fonction d'un Autre non divin persiste donc *nécessairement*.

Notre thèse est qu'il a été reconstruit au travers du fondement rationnel qui anime nos sociétés modernes et l'individualisme contemporain. Lorsque nous disons que l'Autre a été reconstruit de raison, cela signifie que la raison suppose toujours et nécessairement cet Autre pour la tenir assurée, d'autant plus que, comme nous le suggérons, le fantasme qui l'anime est ce regard de l'Autre, dont une certaine recrudescence actuelle de puritanisme ne semble pas étrangère à ce dispositif. Bien évidemment, l'explosion observée de l'hédonisme subvertit en quelque sorte la

démarche précédente. Cependant, il est probable que ces deux courants peuvent se côtoyer en ce qu'ils ne s'exercent pas forcément dans les mêmes registres de la subjectivité. C'est l'intérêt du débat suscité à propos de la technoscience, qui est le champ privilégié où raison, jouissance du corps, hédonisme sont en permanence confrontés à la présence ou la non-présence de l'Autre, c'est-à-dire que de ce champ peuvent émerger aussi bien la psychose que la perversion sociales.

Nous vivons donc dans une civilisation qui détient les moyens de parer, du moins partiellement ou localement, à la jouissance perdue et à l'insatisfaction qui en découle. Le problème de l'existence est-il résolu pour autant ? Nous savons qu'évidemment ce n'est pas le cas. Nous osons cet « évidemment » en raison de la persistance de *l'insatisfaction dans la civilisation* (faute d'expérience clinique, il suffit de consulter la presse pour s'en persuader) et parce que l'analyste en entend les motifs structuraux. Tout le monde a pu observer qu'un enfant serrant son doudou contre lui est partiellement apaisé. Toutefois, cela ne l'empêche ni de pleurer, ni de réclamer encore autre chose. Par là, nous ne voulons pas suggérer que de 2 à 60 ans, l'homme n'a guère évolué, bien que cette situation puisse s'observer. Cela révèle qu'il existe un impossible dans la structure, quelque chose d'inéliminable que nous disons être un réel. L'interdit de l'inceste est ce réel, fondateur dans la mesure où par la grâce d'un père, ce qui se cristallise autour de cet impossible porte désormais un nom, dit Nom-du-Père. Dès lors, ce réel qui est de structure se trouve humanisé avec ce Nom comme perte de jouissance assumée. Le pas qu'il convient de franchir à ce niveau est de saisir que si cela survient dans le meilleur des cas par la grâce d'un père, dans le cas contraire ce réel existe néanmoins mais apparaîtra comme une spoliation irréparable et non intégrable dans la subjectivité. L'important à noter de cette affaire est que cet

## PRÉAMBULE

impossible, ce réel, est désormais supporté par la fonction du langage pour l'être parlant, et donc irréductiblement associé au langage comme aux discours. La conséquence est la mise en place d'un manque comme opérateur central, lequel est à l'origine du désir, de la demande, du fantasme et du symptôme. En revanche, il convient de souligner et d'apercevoir que l'insatisfaction résultant de ce réel est la conséquence d'un fait de structure entretenu par la fonction même du langage. Dès lors, l'objet susceptible d'apporter plaisir et satisfaction, lequel vient du monde concret, échoue à pleinement réaliser l'adéquation : il manquera toujours quelque chose à la pleine satisfaction et à la jouissance. L'on comprendra à la suite de cette explicitation que, d'une part, l'objet issu de la technoscience ne réalise qu'une prothèse qu'il faudra sans cesse perfectionner et que, d'autre part, l'essentiel de l'activité humaine reste décisivement sous le coup de ce manque, auquel le génie du désir tentera soit de substituer quelque chose, soit de rechercher la vérité contenue dans ce processus qui tourmente l'homme.

